

inquiétudes, n'a pas eu lieu, comme, du reste, nous l'avions espéré. Les ouvriers désireux qu'un long chômage a privés de ressources, et qui se voient menacés de la misère à l'entrée de l'hiver, ont eu, malgré leurs souffrances, plus de sens et de sagesse que ceux qui auraient voulu les pousser à une démonstration inconsidérée. Au lieu de s'attrouper et de descendre sur la place des Terreaux en colonnes serrées pour demander du travail, ils ont laissé les curieux se confondre, et quelques-uns d'entre eux se sont bornés à faire parvenir une pétition à M. le sénateur préfet du Rhône.

La place des Terreaux, dont les abords étaient obstrués des onze heures du matin par des groupes de gens désœuvrés qui accouraient voir la prétendue manifestation, était rendue à sa physionomie accoutumée à deux heures de l'après-midi.

Les sergents de ville, en assez grand nombre, qui avaient reçu mission d'empêcher les attroupements sur la place, avaient amplement suffi à maintenir l'ordre dans une foule où les ouvriers étaient en très grande minorité.

A la Croix-Rousse, l'aspect de la population était des plus calmes. Quelques ouvriers innocents, qui causaient sur la grande place, s'étonnaient des bruits qui avaient couru et de l'émotion qu'ils avaient excitée.

Un avis adressé aux tisseurs par M. le sénateur avait été affiché à la Croix-Rousse. Cet avis leur conseillait d'éviter tout prétexte de désordre. Il a été partout bien accueilli.

En résumé, tout le bruit qui s'est fait s'est réduit à rien ou presque rien. Les populations ouvrières ne sont plus au temps où elles espéraient obtenir par le tumulte de la rue un adoucissement à leurs souffrances. Elles savent que les chômages qui les frappent depuis cinq ou six ans tiennent surtout à une transformation radicale de la fabrique lyonnaise, et que, par conséquent, il est bien difficile de les supprimer.

Aussi bien, cela admis, nous ne pourrions trop dire combien les ouvriers lyonnais supportent avec dignité et résignation des malheurs immérités. Leur attitude en face des besoins pressants que crée la mauvaise saison impose des devoirs sérieux à tous ceux qui ont à cœur le bien-être de la classe ouvrière.

Plus ils sont calmes et dignes, plus ils méritent la sollicitude éclairée de l'administration, celle des patrons, celle des associations de bienfaisance. Ce ne sera pas trop, en effet, de tous les efforts réunis pour atténuer des misères aussi dures que nombreuses.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

M. le Maire de Roubaix nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

La ville de Roubaix vient d'être éprouvée à son tour par l'épidémie qui a exercé ses ravages dans différentes parties de la France et de la Belgique. Des récits exagérés ont répandu au loin, parmi les personnes que des liaisons d'amitié ou des intérêts de commerce auraient pu appeler dans cette ville, les craintes les moins fondées sur le danger qu'on pouvait y courir. Il est temps de réduire ces craintes à leur juste valeur. Dans un espace de trois mois, le choléra a fait ici un certain nombre de victimes. Ce malheur a frappé exclusivement la classe ouvrière. En dehors de cette catégorie d'habitants, aucun décès n'a eu lieu pour cause de choléra ; pas un voyageur de commerce ou autre n'a été atteint par l'épidémie. Je n'en rechercherai pas la raison ; je cite le fait simplement. Aujourd'hui le fleau a presque entièrement disparu ; on ne signale plus que quelques cas isolés et sans gravité. Je crois donc de mon devoir de rassurer le public sur notre situation sanitaire qui est maintenant aussi bonne qu'on peut le désirer et je vous prie de vouloir bien insérer ma lettre dans votre journal.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

ERNOULT-BAYART.

Roubaix, 18 octobre 1866.

Le public se préoccupe, à bon droit, des délibérations des conseils municipaux. Un grave incident vient de se produire dans une ville importante du Nord à propos de la publicité des travaux dont il s'agit. M. le maire de Douai aurait cru devoir imposer aux feuilles locales l'obligation de reproduire in extenso les procès-verbaux, ou de s'abstenir de citations.

C'est-là, croyons-nous, une interprétation abusive des textes. La loi autorise tout citoyen, même le journaliste, à prendre connaissance des délibérations du Conseil municipal. Elle ne fait aucune restriction. L'écrivain est donc dans son droit en reproduisant, sous sa responsabilité personnelle, tout ou partie d'une délibération, s'il ne se rend coupable ni de diffamation, ni d'un compte-rendu inexact.

Le journal qui rapporte l'incident de Douai aura été mal informé. Il est peu croyable que M. le maire de cette ville ait pris une mesure aussi contraire à la légalité qu'aux idées de notre époque.

La Chambre de commerce de Lille se réunira le 19 de ce mois, à sept heures du soir.

L'ordre du jour de cette séance comprend les objets suivants :

1^o Classification des types de sucres de betteraves ;

2^o Tare légale pour les sucres candis ;

3^o Répartitions de secours à l'occasion de l'invasion du choléra ;

4^o Comptes et budgets ;

5^o Objets divers.

Au marché aux grains de Lille du 17 octobre il y a eu une hausse de 1 fr. 15 à l'hectolitre.

La cherté croissante du pain fait partout chercher les moyens d'empêcher cette hausse continue. A Nîort, il s'est établi en ce moment une boulangerie par association, fondée sur les mêmes bases que la Société de Consommation de Roubaix.

SOUSCRIPTION

Ouverte au bureau du JOURNAL DE ROUBAIX pour les familles des victimes du choléra, à Wattrelos.

TREIZIÈMELISTE

MM. Debrulle-Watteau	100 fr.
Hespeur Meurisse	50
Corette Desfontaines	50
Meurisse-Dutricq	100
Hazebrouck-Dupont	50
Florimond Fourlinnies	100
Destock-Lefebvre	50
	500
Montant des douze listes précédentes	15,330
Total	fr. 15,830

La réouverture du court public de droit commercial aura lieu jeudi prochain 25 octobre à 8 heures 1/4 du soir.

Le cours se fera comme auparavant tous les jeudis de 8 à 9 heures du soir.

Nous lisons dans l'Impartial, journal de Valenciennes :

« Nous sommes heureux de pouvoir constater que l'épidémie a presque entièrement quitté notre ville ; depuis samedi les médecins n'ont eu à signaler que très peu de cas de nouveaux ; la presque totalité des malades traités à l'hôpital ont été rendus à leurs familles.

Maintenant que la tranquillité commence à revenir dans les esprits, nous devons nous féliciter des mesures sanitaires prises depuis longtemps déjà par notre administration municipale, de concert avec les membres du conseil d'hygiène et qui n'ont pas peu contribué à atténuer les tristes effets de la maladie contagieuse.

Dès le dimanche 7 courant, le préfet du Nord, M. Sancier, est venu visiter nos malades ; il a parcouru toute notre ville, s'est arrêté très-longtemps à l'hôpital, consolant les uns, remerciant les autres et sachant apprécier les nombreux dévouements qui se sont produits.

Dimanche, notre député, M. le marquis d'Havrincourt, accompagné de M. Braqu, maire de la ville, a également parcouru les quartiers populaires, laissant partout avec de bonnes paroles, des traces de sa munificence.

En cette triste circonstance comme toujours, Valenciennes, notre bonne cité, s'est vaillamment comportée et chacun a fait son devoir.

Les travaux du chemin de fer de Lille à Valenciennes passant par Orchies vont être poussés avec une grande activité ; les terrassements depuis Saint-Amand jusqu'à Orchies vont commencer ; plusieurs briqueteries sont établies du côté où doit être la station, et des wagons pour les déblaiements ont été conduits en cet endroit. Depuis quelques jours, des géomètres de la compagnie se rendent chez les propriétaires des terrains nécessaires à la voie, et leur demandent l'autorisation d'en disposer, même avant le règlement du prix amiable ou de celui qui serait fixé par le jury d'expropriation, si l'on ne tombait pas d'accord. On dit que la Compagnie s'engage, dans le premier cas, à payer l'intérêt légal à partir du jour du consentement.

Les habitants de la ville de Roubaix sont prévenus que le bureau des CONTRIBUTIONS DIRECTES est transféré rue de l'épidémie 14. (6386)

FAITS DIVRES

Le Palais royal à Bruxelles vient d'échapper à un grand désastre. Un feu qui avait couvé depuis quelques heures, pendant la nuit, dans les appartements du Roi, a été aperçu le 14 octobre au matin, vers sept heures, lorsque déjà il avait miné le plancher et causé la destruction à peu près complète d'un grand nombre de travaux de prix, notamment d'un christ de Rubens et des œuvres d'art apportées d'Égypte par le roi Léopold II.

Les pertes sont considérables ; on ne les évalue pas au-dessous de 400.000 fr. en tableaux et autres objets d'art.

On attribue la cause du sinistre à l'imprudence d'un ouvrier qui avait fait du feu la veille dans une chambre attenante aux appartements du roi.

On prépare, en ce moment, dans l'île Saint-Germain, au Sud-Ouest de Paris, l'annexe de l'Exposition universelle, section d'Agriculture. L'Exposition agricole occupera toute la partie occidentale de l'île depuis le Bas-Meudon où elle finit,

jusqu'à l'entrepôt général de la Seine dont les grands bâtiments occupent la partie orientale. On entrera à cette exposition par les deux ponts récemment jetés sur les deux bras de la Seine qui forment l'île. Une large avenue traverse dans la longueur le terrain de l'Exposition agricole. Il eût été difficile de trouver un endroit plus heureux.

On écrit de Londres au Moniteur : « Si éloignée que soit encore l'ouverture de l'Exposition, on s'y prépare ici avec une activité et un empressement qui permettent de faire de ce conflit pacifique une des plus brillantes fêtes enregistrées par l'histoire. Toutes les grandes villes industrielles et marchandes de l'Angleterre y seront représentées, Londres, Birmingham, Manchester, Sheffield, Leeds, et il n'est point de classe de travailleurs, depuis le mécanicien jusqu'au photographe, qui n'ait envoyé des lutteurs à ce Derby de l'industrie. Toute l'Angleterre y sera donc où se dispose à s'y trouver.

Presque toutes les manufactures y envoient des ingénieurs, des dessinateurs, des commis et des ouvriers. Enfin les touristes anglais ont raconté tant de merveilles sur le nouveau Paris et tant de gens sont si envieux de le voir dans toute sa splendeur, qu'il a déjà fallu songer à organiser de nouveaux services pour satisfaire cette foule de curieux. Une compagnie s'est formée sous le nom de The Universal Tourist Company, qui s'engage à transporter à Paris tous ces curieux et de tous les points du monde, de les promener dans le palais de l'Exposition, dans Paris et dans toute la France.

Cette compagnie, en mettant à la tête de son administration un Français, M. Alfred Dubois de Lavigerie, remplira la promesse qu'elle a faite à ses clients de ne leur laisser perdre aucune des choses intéressantes de Paris ou de la France, tout en les entourant d'interprètes capables et des commodités que peuvent envier des touristes avides de voir et d'apprendre.

Les garçons boulangers de Londres ont tenu, samedi soir, un meeting afin de délibérer sur ce qu'il y avait de mieux à faire pour être affranchis du travail de nuit auquel ils sont maintenant assujettis. On a remarqué dans cette réunion le discours prononcé par un M. Wright, maître boulanger, qui a conseillé à ces hommes de se mettre en grève : « Imaginez Londres, a-t-il dit, sans pain pendant quarante-huit heures ! »

Certes, ce n'est pas une chose fort agréable à imaginer.

La révolte des jeunes détenus du pénitencier aux îles d'Hyères s'est terminée par la mise en jugement de vingt-trois de ces petits incendiaires et assassins. Ce dernier nom ne leur est malheureusement que trop acquis par le résultat de l'instruction. Le Messager de Provence confirme sur ce point les correspondances toulonaises insérées dans les journaux de Marseille. C'est avec une longue préméditation que les chefs du complot avaient décidé de faire périr dans le feu ceux de leurs camarades qui leur résistaient.

Il paraît, d'après la première enquête, qu'un certain nombre de dissidents, refusant de se joindre à une insurrection, avaient menacé de tout dévoiler le jour où l'on en viendrait à des actes. Les jeunes conjurés dissimulèrent jusqu'à l'arrivée du contingent de détenus corsés ; ce renfort de mauvais sujets précipita le dénoûment.

Les modérés, dit le Messager, furent saisis et conduits, le couteau sur la gorge, dans une salle d'épreuve dont les fenêtres étaient solidement garnies de barres de fer, et lorsqu'on les eut renfermés, les forcenés mirent le feu à l'établissement, afin de brûler vivants les 14 prisonniers. On a trouvé les cadavres de ces malheureux sous les débris enflammés de l'édifice ; ils ont dû avoir une agonie atroce, car on a été obligé d'enlever des corps calcinés accrochés aux barres des fenêtres ; le feu les avait carbonisés sans leur faire lâcher prise, et l'on n'a pu constater leur identité qu'en faisant l'appel des condamnés. On a alors donné un nom à ces débris de chair humaine qui représentaient chacun une des victimes.

Le journal qui fait cet affreux récit ne donne pas de nouveaux éclaircissements sur les causes de la révolte. On sait qu'elle est attribuée jusqu'ici à la haine des détenus pour le directeur qui leur refusait, dit-on, du tabac et un supplément d'heures de récréation.

La justice s'occupe activement de ce triste drame qui viendra se dénouer sans doute prochainement devant les assises et s'inscrire parmi les causes célèbres. Elle promet plus d'une tête à la colonie de Cayenne, mais non à l'échafaud, ces jeunes misérables étant au-dessous de l'âge où les exécutions sont autorisées.

On écrit du Caire, le 26 septembre, au Moniteur : « Les appréhensions causées par la crue du Nil commencent malheureusement à être justifiées. Nous sommes arrivés au terme où la décroissance doit commencer à se faire sentir, et on signale au contraire, dans ces derniers jours, une augmentation très forte. Le nilomètre marque ce matin 25 pics 5/12. Les maisons riveraines des Faubourgs de Boulaq et du vieux Caire sont envahies par les eaux et certaines parties des quais ont été détruites.

Le gouvernement égyptien déploie d'ailleurs, en présence du fleau dont le pays est menacé, la plus louable activité. Il a organisé de longue main tous les moyens dont il dispose pour renforcer les digues et les réparer au besoin. Un service de surveillance très bien organisé est établi

le long des rives, et des barques chargées de pierres et de matériaux sont échelonnées de distance en distance, prêtes à être remorquées par les bateaux à vapeur qui sillonnent le fleuve en surveillant les points menacés.

On parle de quelques désastres survenus dans la Haute-Égypte, où les eaux ont entraîné les tas de blé qui se trouvaient dans les champs riverains ; l'intérêt se porte surtout sur les riches campagnes de la Basse-Égypte.

On lit dans le Journal de Toulouse : « Il s'est produit, au théâtre du Capitole, un fait qui a eu bien peu de précédents. On devait jouer le Songe d'une nuit d'été. La salle était comble. Au commencement du premier acte, M. Dryane, basse d'opéra-comique, ayant été accueilli avec une certaine défaveur, a refusé de reparaitre sur la scène. Devant ses refus obstinés, force a été d'inviter le public à se retirer. Le prix des places a été rendu et les spectateurs sont sortis assez désappointés, mais fort mécontents. Quant aux abonnés, les plus heureux on les plus agiles ont trouvé un refuge au théâtre des Variétés.

Le Nord rappelle une aventure théâtrale assez piquante :

Dans la reprise d'Alcibiade, il y a quatre ans, le rôle d'Hercule était rempli par Comte-Borchard, le frère du peintre Charles Comte. Ce chanteur, on se le rappelle, est mort sur le théâtre, frappé d'une attaque d'apoplexie.

Doué d'une apparence athlétique, il figurait admirablement le puissant fils d'Alcibiade ; il aimait à raconter dans quelles circonstances il avait été engagé.

Borchard venait des théâtres du Havre et de Rouen, où il chantait les premières basses. Il se présenta au directeur de l'Opéra, demandant une audition.

J'ai eu, disait-il, un prix au Conservatoire ; je sais bien que mes droits à un début sur votre scène sont périmés, je ne mentionne cette circonstance que pour constater que j'ai été à bonne école.

Mais le Directeur ne l'écoutait pas ; il s'empara de ses bras, palpa les biceps du chanteur étonné, admira sa stature et les développements de ses pectoraux :

« Je vous engage, lui dit-il, revenez signer demain.

Borchard sort interloqué ; il se propose comme chanteur, et on examine l'état de ses muscles ! Il eût le lendemain l'explication de l'énigme : il s'agissait de jouer le rôle d'Hercule, qui, fort inutile d'ailleurs, n'a été introduit qu'après coup dans le troisième acte, plus d'une fois remanié.

On lit dans l'Echo du parlement belge :

Depuis quelque temps les propriétaires d'une boutique d'épicerie située au Bassin, à Anvers, entendaient toutes les nuits du bruit et un remue-ménage qui, chaque matin, pouvait se constater par le désordre régnant dans la cuisine. La porte de cette pièce, fermée soigneusement le soir, était toujours ouverte le matin. Le pain, la viande et le café diminuaient régulièrement. Impossible de découvrir l'auteur de ces razzias. On avait déjà renvoyé la servante, soupçonnée de festoyer avec des protégés pendant la nuit. Mais après son départ les mêmes faits se reproduisirent. On fit vérifier tous les verrous, et la porte de la cuisine, qui n'en avait pas, en fut munie. Dès ce moment pain et viande restèrent intacts, mais ce fut aux épiceries à disparaître, notamment le riz, le fromage, etc. Le bruit courait déjà que la maison était ensorcelée.

On vient de découvrir la solution de cette étrange énigme. Des garçons brasseurs, entrés dans la cave de la maison pour enlever des tonnes vides, ne furent pas peu surpris en apercevant, dans un tonneau défoncé, un être humain dormant d'un profond sommeil. Ils s'enfuirent tout effrayés et contèrent l'aventure aux gens de la maison. Ceux-ci s'empressèrent d'avertir la police, qui descendit à la cave et trouva, tremblant de peur, un jeune nègre paraissant âgé de dix à douze ans. Conduit devant le commissaire, le malheureux enfant a déclaré qu'il était arrivé à Anvers, il y a six semaines, sur un navire espagnol venant de la Havane ; qu'ayant été, pendant la traversée, l'objet de mauvais traitements de la part de l'équipage, il avait profité de l'entrée du navire dans le bassin d'Anvers pour prendre la fuite ; et s'était réfugié dans la cave où on l'avait trouvé ; qu'il montait toutes les nuits pour se procurer de la nourriture et qu'il dormait le jour. En faisant le récit de sa douloureuse odyssée, l'infortuné pleurait à chaudes larmes et l'émotion des auditeurs ne saurait se décrire. L'enfant noir a été immédiatement l'objet des soins les plus pressés.

On écrit de Malaga, le 8 octobre, au Messager du Midi :

Un accident déplorable a eu lieu la semaine dernière sur le chemin de fer de Madrid à Séville, entre les stations de Vilches, et de Santa-Helena.

Un convoi de marchandises, ayant en tête deux locomotives, venait de s'engager sur le pont en fer de Cagnero, lorsque les wagons dérailèrent, brisèrent les barrières, démolirent le tablier et se précipitèrent dans un torrent dont l'ignorer le nom, mais qui est un des affluents du Guadalquivir.

Les agents de la Compagnie disent que l'accident a été occasionné par la grande vitesse qu'avait en ce moment le convoi, et par la pente du chemin qui est très forte sur ce point.

Nous avions parcouru cette ligne l'avant-veille de l'événement ; nous l'avons encore suivie en rentrant à Madrid, et nous avons cru voir un wagon suspendu sur l'abîme, à 24 mètres de hauteur, et retenu par un enchevêtrement inouï de barres en fer.

Il faut croire que ce pont avait été construit dans de bonnes conditions de stabilité, et que sa destruction ne peut être attribuée qu'à un de ces événements qui dépassent les prévisions humaines.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de se faire une idée exacte de l'état dans lequel il se trouve en ce moment : c'est une macédoine, une capotade de barres de fer qui se pénétrèrent dans tous les sens de la manière la plus confuse, qui s'élevèrent vers le ciel et plongent dans l'abîme de la manière la plus effrayante.

Malgré cet événement, la circulation des voyageurs n'a pas été interrompue. Les deux bouts de la voie sont reliés à l'aide de régiments d'ânes et de mulets, pour l'organisation desquels on a dû voir toutes les étables des royaumes de Léon et de Castille. Des hommes transportent les bagages des voyageurs, et procèdent à ce travail en fumant des cigarettes et avec une majestueuse lenteur. Tout cela se passe dans une contrée sauvage, déserte, dans les gorges de la Sierra Morena.

Un détail analogue à celui dont nous venons de parler avait eu lieu quelques jours auparavant sur la même ligne ; mais le danger fut conjuré par le sang-froid et l'adresse du mécanicien, qui était d'origine française, comme tous ceux qui sont employés sur les chemins de fer espagnols.

Nous lisons dans le Courrier du Havre :

Il nous vient de l'autre côté de l'Atlantique une histoire charmante, dont nous garantissons l'authenticité et qui, en montrant sous un aspect lumineux le caractère yankee — qui en fait d'obscur — révèle aussi cette Providence cachée qui se mêle aussi bien aux petites comme aux grandes choses, par l'excellente raison que, devant Elle, rien n'est grand, rien n'est petit, comme dit le poète.

Un de nos compatriotes, un parisien, garçon d'esprit, d'intelligence même, avait quitté la France pour aller chercher aux États-Unis, sinon la fortune, au moins le pain de chaque jour, qu'il espérait y gagner moins difficilement que dans son propre pays. Amère fut la déception ! car au bout de quelques semaines il s'aperçut qu'au train dont il allait et en se livrant à un travail écrasant pour un salaire dérisoire, il allait littéralement mourir de faim. Il prit alors une résolution héroïque, d'autres auraient désespéré. Toute sa fortune se réduisit à 3 1/2 dollars-papier, et c'est avec cela qu'il se mit en route à pied pour Montréal, où quelques vagues indications lui avaient fait entrevoir une place à prendre. Et puis, le Canada c'est encore un peu de la France !

Le voilà donc parti, avec ses 3 1/2 dollars dans son gousset, pour un voyage de 300 milles. Maintenant, nous lui laissons la parole à lui-même :

Dans cette position désespérée presque, je me mis cependant à route hier au soir, décidé à tout risquer, coûte que coûte.

Mes indications pour sortir de la ville, (New-York) étant très vagues, j'avisé, dans Madison-Avenue, un gentleman de bonne tournure et lui demande mon chemin.

Oh ! (nous traduisons le dialogue, qui eut lieu en anglais) vous n'êtes pas dans le chemin. Le chemin de fer de Montréal est derrière vous.

Mais je ne compte pas prendre le chemin de fer, je vais à pied.

Allons donc ! Vous ne pouvez pas aller à pied jusqu'à Montréal ; il y a plus de 300 milles de distance, et vous serez mort avant d'y arriver. N'avez-vous pas d'argent ?

Pas assez pour prendre le chemin de fer.

Vous pouvez aller à Albany, moitié chemin de Montréal, pour 2 dollars, par le Steamboat.

J'étais formidablement ennuyé de ce dialogue et je me disposai à tirer ma révérence à mon Américain, lorsqu'il me retint :

N'êtes-vous pas Français ? me dit-il.

Oui, Monsieur, et je suis fier de l'être.

Très-bien ! venez et buvons un verre ensemble ; j'aime beaucoup les Français.

Nous entrons dans un bar-room, et, tout en versant un verre de brandy, ce ce yankee, comme il y en a peu, me dit :

Ma femme et mon enfant ont été sauvés dans un incendie par un Français ; et je suis heureux de payer une petite part de ma dette à un de ses compatriotes. Vous ne devez rien. A votre santé, Monsieur !

Et ce disant il avala son verre ; jette 50 cents d'un côté, deux greenbacks de 5 dollars chacun sur mon chapeau et le voilà parti.

J'étais resté là comme un idiot, ne sachant si je rêvais ou si j'étais bien éveillé.

Je ne dormais pas, mais le rêve n'en était que plus beau. Je ramassai les 10 dollars qui me tombaient du ciel. Le nom de ce hasard providentiel, ce qu'il est, où il habite, je l'ignore totalement, mais il a dû passer par la cabane de Sainte-Adresse.

Cette histoire nous en rappelle une autre, de même genre, que nous a raconté notre regretté et digne ami le capitaine Gordon. M. Gordon était, par goût et aussi par nécessité, un pedestrian obstiné. Jamais, nous disait-il, je ne me suis trouvé aussi heureux que lorsque je me suis trouvé sur une grande route, mes paquets de marin en sacoches sur l'épaule, et sans le sou. Or, ce bonheur lui arrivait souvent. Un jour pourtant se trouvait dans ce bienheureux état, il eut quelques hésitations. C'était le soir, il traversait un vil-